

Vers la communauté par la séparation

par Gustav Landauer

« Tout ce qui appartient au présent est pour moi le manche avec lequel je touche les temps lointains et l'avenir. Les récipients infiniment profonds, pleins et invisibles... Si je ne suis pas heureux, c'est une œuvre humaine, si je ne suis pas malheureux, c'est aussi une œuvre humaine : si je suis tout cela, c'est l'œuvre de Dieu.

« Rien n'est isolé dans le monde et tout se rencontre. Le chemin qui mène de la vérité à la sainteté est comme un flux lumineux que chacun doit boire, qui ouvre les yeux : oui, je crois que de voir et d'être vu, au sens le plus élevé, sont une seule et même chose. »

Clemens Brentano

« Nous devons être esprit pour toutes les choses, et toutes les choses doivent être esprit pour nous, dans notre esprit. Nous devons connaître toutes les choses et devenir Dieu avec toutes les choses.

« ... C'est pourquoi je demande à Dieu qu'il me rende quitte de Dieu, car l'être immatériel est *au-dessus* de Dieu et *au-dessus* de la différence; c'est parce que je faisais moi-même cet homme, je voulais le faire moi-même et je reconnaissais que je le faisais moi-même, que je suis la cause de moi-même selon mon être qui est éternel, et selon mon être qui est périssable. Et c'est pourquoi je suis né et que je ne peux, selon la manière de ma naissance qui est éternelle, jamais mourir. Selon la manière de ma naissance éternelle, j'ai été éternellement, et je suis maintenant et je dois rester éternellement. Ce qui est selon le temps, doit mourir et doit se réduire à néant, car cela appartient au jour; c'est pourquoi cela doit se corrompre avec le temps. Lors de ma naissance, toutes les choses sont nées, et j'ai été la cause de moi-même et de toutes les choses, et si j'avais voulu, je ne serais plus toutes les choses, et si je n'étais pas, alors Dieu ne serait pas. Il est nécessaire de comprendre cela. »

Maître Eckhart

« Toutes mes âmes dormaient,
C'est alors que, rayonnant, le soleil se leva des profondeurs.
Je suis étendu : homme immobile dans le silence.
L'attelage des sylphides me dépasse,
Une nouvelle et vaste vie commence.

« La couronne, dont la lumière brille puis faiblit autour de tes tempes,
Je l'ai convenablement martelée depuis mille ans.
Le monde est plein de questions obscures,
Aussi doit-on jouer de la harpe. »

Alfred Mombert

L'écart qui nous sépare du reste de l'humanité, nous qui nous ressentons comme l'avant-garde, est devenu monstrueusement et presque indiciblement grand. Je ne veux pas parler de la distance qui existe entre ceux que l'on nomme habituellement les gens instruits, et le reste des masses. Celle-ci aussi est déjà suffisamment grave, mais ce n'est pas ici la question. Certains ouvriers éveillés, qui ont des points de contact avec notre avant-garde, sont séparés des philistins instruits par un gouffre très profond.

On doit avoir en tête qui appartient à cette troupe isolée, laquelle est une avant-garde dès qu'elle le veut. Ce n'est pas d'en savoir plus ou d'en pouvoir plus qui fait la distinction, mais l'intérêt orienté vers autre chose et la conception de la vie.

Sa place et ses attributions sont assignées à l'homme des masses par les forces de l'hérédité qui influent sur lui de l'extérieur mais aussi de l'intérieur : il se trouve être membre d'une famille et d'une classe sociale déterminée, il se fait instiller un certain savoir et une certaine croyance, il se tourne vers un travail déterminé, il est protestant ou catholique, patriote allemand ou anglais; fabricant de cirage ou rédacteur de journal. L'autorité, la tradition, la morale, l'usage, de son époque et de sa classe, constituent l'espace dans les limites duquel il oscille.

Une jeune génération est montée pour qui toutes ces traditions sont devenues douteuses. On peut, si on en a envie, l'étiqueter et la mettre dans une boîte. Il y a là des socialistes et des anarchistes, des athées et des gitans, des nihilistes et des romantiques. Les uns sont allés au peuple avec un zèle ardent, pour le soulever, pour l'éveiller, pour le réformer, pour l'encourager à se mettre en colère et à se révolter, pour lui annoncer la beauté et la grandeur, et finalement, pour l'organiser sous forme de nouvelles associations sociales et économiques. Les autres, pour qui, eux aussi, les concepts et les institutions consacrés se sont mis à chanceler, ont pris un autre chemin : la vie s'est transformée en jeu pour eux, leurs sens ont cherché à tâtons, avec une rage nerveuse, des choses de la plus haute qualité et de premier choix, ils sont devenus de grands solitaires ou de petits jouisseurs.

Or, nous qui sommes allés au peuple, nous sommes revenus de notre voyage. Nous en avons perdu quelques-uns en chemin, dans un parti ou dans le désespoir. Nous avons ramené quelque chose : des hommes seuls. Mais des hommes seuls, que nous aurions péchés dans la mer du quotidien, nous n'en avons plus trouvé. À moins que ce ne soit une connaissance que nous avons conquise dans la douleur et les luttes : nous sommes trop en avant pour que notre voix puisse encore être comprise des masses. Nous concevons la vie d'une manière trop simple pour que les hommes puissent trouver, dans leurs labyrinthes embrouillés, le chemin vers nous qui sommes des êtres sans artifices. Et en outre, nos âmes sont trop délicates et compliquées pour que nous puissions tenir durablement en bas. Notre connaissance est la suivante : nous ne pouvons pas descendre au niveau des masses, nous devons les précéder, et il pourrait sembler dans un premier temps que nous nous sommes éloignés d'elles. Nous ne trouvons la communauté à laquelle nous aspirons, dont nous avons besoin, que quand nous, les gens qui avons des affinités, les nouvelles générations, nous nous séparons des anciennes générations. Et ce n'est que lorsque nous nous séparons radicalement, lorsque nous plongeons au plus profond de nous-mêmes en tant qu'individus, que nous trouvons finalement, au cœur le plus intime de notre être le plus caché, la communauté la plus ancienne et la plus générale : avec le genre humain et avec l'univers. Celui qui découvre en lui-même cette communauté qui donne le bonheur est pour toujours enrichi, rendu heureux et finalement détaché des communautés habituelles de hasard de son entourage.

Je distingue trois sortes de communauté : premièrement, la force de l'hérédité, comme celle que je trouve en moi lorsque je descends assez profondément en moi-même et dans les puits de mine de mon for intérieur, pour faire ressortir en moi les trésors paléontologiques de l'univers; deuxièmement, l'autre force de l'hérédité, celle qui, de l'extérieur, veut me m'ètreindre, me restreindre et m'enfermer; et pour finir, troisièmement, les libres associations

momentanées des individus, là où eux et leurs intérêts sont contigus. On appelle communément la première de ces trois communautés individu, mais un individu qui, comme je le montrerai, est en même temps une fonction et une manifestation de l'univers infini; la deuxième est la communauté coercitive des sociétés et des États bourgeois; la troisième communauté est celle qui doit venir en premier, et que nous voulons maintenant, nous les premiers, lancer et commencer tout de suite.

Quand on veut s'exprimer à propos de ces grandes questions, quand on veut tirer des mots : individu, communauté, ce qui s'y trouve réellement pour mieux ressentir les choses, quand on veut parler de la réalité que nous postulons derrière nos expressions et nos noms communs abstraits, on n'a pas le droit de se défilier de manière timide ou rusée en se défaussant sur Berkeley, Kant et Schopenhauer. Avouons-le : si je procède de ma subjectivité, si je perçois comme une réalité mon sentiment selon lequel mon individualité est une unité isolée, alors j'abandonne sans remède toutes les autres réalités. Alors l'espace et le temps deviennent la forme de ma manière de voir, alors tout ce qui est corporel, y compris mon cerveau et mes organes des sens, y compris toi aussi, lecteur, est une trame fantomatique que j'ai fabriquée, que mon psychisme a fabriquée pour moi, alors aussi tout le passé n'est plus qu'un démontage de ma conscience éternellement dans le présent, et, de ce fait, toute explication fondée sur l'évolution historique se brise sur une impossibilité. Cette conception est éternellement irréfutable, et aucune autre conception n'est démontrable. Sauf aussi que l'hypothèse à partir de laquelle je procède n'est jamais à démontrer : mon sentiment intime que je suis une unité isolée peut être faux, et je le déclare faux parce que je ne veux pas me contenter de l'atroce solitude. Je dois cependant savoir ce que je fais de la sorte : j'abandonne ce qui est singulier, ce qui me semblait être certain de l'intérieur, et je suis poussé vers l'extérieur, sur la haute mer déchaînée des postulats et des fantaisies. Je renonce à la certitude de mon moi afin que je puisse supporter la vie. Je me construis un nouveau monde avec la conscience que je n'ai aucune base pour construire, mais seulement une nécessité. Mais cette contrainte, qui est exercée par la vie toute-puissante, possède en elle une force libératrice et jubilatoire : je sais à partir de maintenant que le monde que je regarde, dans lequel j'agis, est mon monde, un monde que j'ai moi-même créé. Pour ne pas être un individu seul au monde et abandonné de Dieu, j'accepte le monde et je renonce ainsi à mon moi; mais seulement pour me sentir moi-même comme un monde dans lequel je me dissous. Comme quelqu'un qui veut se suicider se jette à l'eau, je me précipite verticalement dans le monde, mais ce n'est pas la mort que je trouve en lui, mais la vie. Le moi se tue afin que le moi-monde puisse vivre. Et ainsi, bien que la réalité que je me crée ne soit peut-être pas toujours la réalité absolue, c'est-à-dire la réalité objective, c'est ma réalité qui est née en moi, qui agit par moi, qui est active en moi. Nous remplaçons l'abstraction qui tue, qui fait le vide, qui désertifie, par la contraction de toutes nos forces internes, et par l'attraction de l'univers dans l'orbite de notre pouvoir. Ce sera une bonne chose car l'abstraction et la pensée abstraite sont arrivées au terminus; elles n'attendent que le pilon qui les réduira en morceaux. Depuis Kant, la pensée conceptuelle ne peut mener à rien d'autre qu'à la tentative d'assassinat du monde vivant; mais, maintenant, la vie finalement se révolte et elle tue le concept mort. Car également ce qui est mort doit être encore tué. L'explication une et absolue du monde et les tentatives torturantes et vaines de mettre la main sur elle sont remplacées par des images du monde qui peuvent parfaitement coexister dans leur diversité, des images dont nous savons qu'elles ne sont pas le monde "en soi", mais le monde pour nous : se rapprocher de l'au-delà de notre moi à l'aide de notre sentiment du moi; atteindre le domaine du suprasensible à l'aide de nos sens; tenter de comprendre le monde avec toute la richesse de notre vie, avec nos passions et notre tranquillité la plus profonde. À force d'essayer de tâter et de saisir le monde, finalement nous nous sommes fatigués et nous sommes devenus faciles à satisfaire; au lieu de nous incorporer ces tentatives, nous avons pris leur vie et nous les avons fait entrer avec tous nos compliments dans les appartements vides

de nos associations d'idées et de nos concepts généraux. À l'entrée de ces salles à part et inhospitalières, que nous avons soigneusement séparées des espaces plus agréables à habiter de nos conceptions pleines d'entrain et de nos pulsions vitales décorées avec éclat, il pourrait y avoir le signe d'avertissement : n° 0. Prenons maintenant un autre chemin : laissons le monde nous pénétrer, créons l'état où nous sommes prêts à le ressentir en nous, vivons le monde, laissons-nous saisir et empoigner par lui. Tout se désagrégeait jusqu'à présent dans un pauvre moi faiblement actif et un monde inaccessible et immobile, sans vie et passif. Soyons maintenant le médium du monde, activement et passivement en un seul individu. Jusqu'à présent, nous nous sommes contentés de changer le monde dans l'esprit de l'homme, ou mieux dit : dans l'esprit de son cerveau, changeons-nous maintenant dans l'esprit du monde.

Nous le pouvons. C'est tout à fait justement qu'un ancien maître, le grand hérétique et mystique Eckhart, a dit que si nous pouvions connaître complètement une toute petite fleur, telle qu'elle est dans son essence, nous connaîtrions le monde entier. Il a cependant indiqué lui-même que nous ne pourrions jamais atteindre une telle connaissance absolue, de l'extérieur, à l'aide de nos sens, qui sont accrochés à l'extérieur de notre corps. « Dieu est tout le temps prêt, mais nous ne sommes pas du tout prêts; Dieu est près de nous, mais nous sommes loin de lui; Dieu est dedans, mais nous sommes dehors; Dieu est chez lui, nous sommes à l'étranger ». Et il nous montre aussi le chemin : il faut seulement comprendre son langage fondé sur des images de Dieu. Il nous raconte comment la sœur Kathrei, la nonne extatique, vient en sautillant et en jubilant à la rencontre de son maître : « Maître, réjouissez-vous avec moi, je suis devenue Dieu ! ». Elle avait tout oublié de ce qui portait un nom et elle était partie très loin hors d'elle-même et de toutes les différentes choses. Et quand elle revint à elle, ce qu'elle balbutia en premier fut : « Ce que j'ai trouvé, personne ne peut le saisir avec des mots ». Mais lorsque finalement elle retrouva la parole, elle proclama : « Je suis là où j'étais avant que je ne sois devenue un individu, et là il n'y a que Dieu et Dieu... Vous devez savoir que tout ce que l'on saisit par des mots et tout ce que l'on montre aux gens avec des images n'est qu'un moyen pour attirer à Dieu. Sachez qu'en Dieu il n'y a que Dieu; sachez qu'aucune âme ne peut venir en Dieu avant qu'elle ne devienne Dieu, de même qu'elle était Dieu avant qu'elle ne soit devenue un individu... Vous devez savoir que celui qui se contente de ce que l'on peut saisir avec les mots : Dieu est un mot, le domaine des cieux est un mot; celui qui ne veut pas aller plus loin avec les forces de l'âme, avec la connaissance et avec l'amour, celui-là doit être appelé à bon droit un incroyant... C'est l'âme nue et dépouillée de toutes les choses qui portent un nom... Sachez que tant que l'homme bon vit ici-bas, son âme prend le départ pour l'éternité. C'est pourquoi les hommes bons aiment la vie. ». Le chemin que nous devons suivre pour arriver à la communauté avec le monde ne conduit pas vers dehors, mais vers dedans. Il doit finalement nous revenir à l'esprit que nous ne percevons pas seulement des morceaux du monde, mais que nous sommes nous-mêmes un morceau du monde. Celui qui pourrait comprendre complètement la fleur, aurait compris le monde. Et donc : revenons totalement en nous-mêmes, et alors nous aurons trouvé l'univers incarné.

Il faut que nous ayons tout à fait clairement à l'esprit que, dans la mesure où notre propre être interne est pour nous une réalité, toute matière différenciée est en effet pour nous un spectre que notre œil, notre sens du toucher et la façon de voir l'espace de notre cerveau, se représentent comme le monde extérieur (pour parler métaphoriquement; car ces trois-là sont à leur tour de la matière!), qu'il n'y a pour notre sens intérieur que du psychisme différencié, mais que nous devons accepter ce dernier comme une exigence, dans la mesure où nous ne voulons pas considérer notre pauvre moi ridicule comme quelque chose d'unique et de déterminant. Mais n'oublions pas que la reconnaissance du monde est un postulat de notre pensée, qui procède comme un serviteur de notre vie, et que le monde animé est une conclusion analogique de cette même pensée. Ne l'oublions pas de sorte qu'une disposition d'esprit nécessaire ne devienne pas pour nous un dogme ou une prétendue science. Et

n'oublions pas en outre que "l'animation du monde" ne fournit absolument aucune preuve de la morale universelle ou d'une morale qui pourrait être dérivée d'un principe universel. Notre savoir ne s'élève pas le moins du monde jusqu'à un dogme éthique ou bien jusqu'à une prétendue justification scientifique de la morale. Et puis il faut que nous ayons en outre clairement à l'esprit que le passé, le présent et l'avenir, ainsi que l'ici et le là-bas, ne sont qu'un seul et unique flux éternel qui coule de l'infini vers l'infini. Il n'y a pas ensuite, pour ce monde qui nous est nécessaire et donc vrai, une cause qui a été à un bout et une conséquence qui est présentement à l'autre bout : une telle hypothèse n'existe que dans le domaine des corps isolés et non pas dans notre flux bouillonnant des énergies spirituelles. Cela nous mènerait trop loin de monter ici que, même dans la pure mécanique des corps, l'on a découvert progressivement qu'il n'y a pas de corps isolés, qu'il n'y a pas d'effet au loin. L'image de l'écoulement et du mouvement ondulatoire est bien sûr également familière dans le domaine physique (qu'elle y ait été prise, cela est évident). La théorie moléculaire et de l'éther en fait partie, qu'on la conçoive comme l'introduction hypothétique d'un concept accessoire ou bien comme une échappatoire. Il faut en somme attirer l'attention sur la chose suivante : on ne doit pas nier que l'on peut aussi expliquer le monde de manière matérialiste, puisqu'il existe des conceptions du monde infiniment nombreuses; Spinoza disait de manière plus orthodoxe : des attributs de Dieu infiniment nombreux. Sauf que l'on doit ensuite concevoir tout de manière matérielle et renoncer totalement au psychique; car un mélange des deux domaines n'est pas possible dans la mesure où l'on ne pourra jamais expliquer la naissance du psychique à partir de la matière. Spinoza le savait. En revanche, nous savons depuis Locke, Berkeley et Kant, que, inversement, la matière peut en effet être exprimée par le psychisme sans le moindre reste, que ce soit comme une illusion de mon âme individuelle, ce qui a été écarté plus haut, ou bien, métaphoriquement parlant, comme des âmes partielles de l'âme universelle, ce qui est postulé ici. La conception spirituelle du monde a cet avantage extraordinaire sur la conception matérialiste. Nous avons, d'autre part, un besoin urgent de recherche dans le domaine matériel afin que la langue symbolique psychique puisse progresser. Car, que nos balbutiements sur l'âme universelle seraient pitoyables si nous n'avions pas constamment de nouvelles informations objectives de nos sens que nous pourrions interpréter psychiquement. Le mariage entre nous et le monde est une relation compliquée et malaisée; mais puisque nous ne pouvons pas nous décider pour la séparation par égard à ce qui est satisfaisant à plus d'un titre, nous faisons en sorte de nous y trouver avec gaieté et de bon cœur; l'épisode désagréable du braillement et de la malédiction, que l'on a appelé pessimisme, ne fut pas trop édifiant.

Nous disons donc : ce qui agit est actuel; ce qui agit, c'est ce qui bouscule et presse, ce qui agit, c'est ce qui exerce un pouvoir, ce qui exerce un pouvoir existe, ce qui existe est vivant. Il est inconcevable pour cette opinion que quelque chose qui est mort depuis longtemps puisse être encore efficace, c'est-à-dire actif. Toute cause est vivante, sinon ce ne serait pas une cause. Il n'y a pas de lois naturelles mortes; il n'y a pas de séparation entre cause et effet : l'une est nécessairement voisine de l'autre et réciproquement; le phénomène de cause-effet est un écoulement de l'un vers l'autre; et lorsque l'autre, qui s'est peut-être enrichi pour une raison insignifiante, reflue vers l'un, et que naît ainsi un flux et un reflux éternels, on a bien là ce que l'on appelle une interaction; car il y a quelque chose, même lorsque les entêtés ne veulent rien en savoir. La matière est rigide et immobile, et il n'y a aucune surprise dans le fait que les matérialistes le soient aussi. Ce va-et-vient de ce qui est éternellement vivant, dans lequel il n'y a plus quelque chose qui ait rendu l'esprit, parce qu'il n'y a plus de place pour la mort et la séparation, c'est le macrocosme dont le signe aperçu par le Faust de Goethe le pousse jusqu'à ce cri d'allégresse :

« Je suis un dieu. Cela me devient si clair!
Je vois dans ces traits purs
La nature agissante devant mon âme. »

La nature agissante – la *natura naturans* du maître de Goethe, Spinoza, lequel l'a reçue des mystiques et des réalistes du Moyen-Âge.

Nous rencontrons sans cesse cette indication selon laquelle l'on peut devenir Dieu, selon laquelle, au lieu de connaître le monde, l'on peut soi-même devenir ou être le monde. C'est peut-être l'interprétation la plus profonde de la légende du Christ, peut-être la signification la plus profonde de ce que Jésus a lui-même enseigné, lorsque Maître Eckhart fait parler le Dieu qui est en même temps un enfant humain : « J'ai été un homme pour vous, et si vous n'êtes pas des dieux pour moi, alors vous me faites du tort ». Voyons comment nous devenons des dieux, comment nous pouvons trouver le monde en nous.

Nous avons mentionné les réalistes du Moyen-Âge. Ils s'appelaient réalistes parce qu'ils déclaraient que les universaux, les idées abstraites les plus vides et les noms génériques, étaient des réalités. Puisqu'ils s'en tenaient généralement à des artefacts, à des produits des mains et des têtes humaines, comme pot, vertu, dieu, immortalité, leurs adversaires, les nominalistes, avaient beau jeu vis-à-vis d'eux, étant donné la difficulté avec laquelle ces choses superficielles, spirituelles, pénétraient dans leur époque profonde et fourvoyée : ils déclaraient que ces idées n'étaient pas des réalités mais seulement des mots.

Les nominalistes ont effectué un travail nécessaire de nettoyage; ils dépouillèrent les trames cérébrales de leur réalité et de leur sainteté. Le dernier grand nominaliste fut Max Stirner, qui entreprit, avec la profondeur la plus radicale, de balayer hors des cerveaux le fantôme des idées abstraites. L'essence de sa doctrine est à peu près contenue dans les mots suivants qu'il n'a pas exprimés exactement ainsi : « Le concept de Dieu est à détruire. Mais ce n'est pas Dieu qui est l'ennemi juré, c'est le concept ». Il a découvert que toute oppression réelle est exercée en fin de compte par des concepts et des idées qui sont respectés et considérés comme saints. C'est avec une main intrépide, puissante et sûre, qu'il a défait des concepts comme ceux de Dieu, de sainteté, de morale, d'État, de société, d'amour, et qu'il a démontré en riant leur caractère vide. Les idées abstraites étaient, selon son exposé brillant, des nullités qui font les importantes, et les noms collectifs n'étaient que l'expression d'une somme d'individus. Le dernier nominaliste posa l'être particulier concret, l'individu, comme réalité, sur la chaise évacuée de Dieu, laquelle a été possédée à partir de cet instant par l'unique et sa propriété. C'était la propriété au sens de Stirner. C'est à nous que revient maintenant le travail opposé et donc complémentaire, à savoir de prouver et de montrer la nullité du concret, de l'individu isolé, et cette profonde sagesse se trouve dans la doctrine des réalistes. Les détours qui ont été faits durant des siècles n'ont pas été superflus, mais maintenant, le temps est venu pour comprendre qu'il n'y a pas des individus mais seulement des solidarités et des communautés. Il n'est pas vrai que les noms collectifs ne signifient que des sommes d'individus; à l'inverse, ce sont plutôt les individus qui ne sont que des formes phénoménales et des points d'intersection, des étincelles électriques d'un grand tout. Une autre question est assurément de savoir si les noms collectifs qui nous ont été transmis ne constituent, avec leur caractère stéréotypé commode, et dans une certaine mesure, qu'une expression appropriée pour les ensembles dont les éclairs momentanés sont les individus.

Rappelons-nous que, pour nous, il n'y a plus de causes initiales ni de lois naturelles mortes, ni de principes transcendants. Nous ne connaissons plus que la vie immanente, que l'exercice actuel de la force. C'est pourquoi, quand le représentant des obstinés, l'homme de science de notre époque, nous dit : l'individu nouveau-né est constitué ainsi sur la base de l'hérédité, nous lui répliquons : où est donc cette hérédité? Au ciel ou dans ce qui est initial? La loi d'airain, morte et inflexible, de l'hérédité serait-elle donc le père ou bien quelque chose comme le parrain d'un être vivant isolé? Non, il n'y a ni hérédité abstraite ni individu concret.

L'hérédité est un terme de décomposition et de passé pour quelque chose de très vivant et d'actuel. L'individu est quelque chose d'immobile et d'absolu comme expression de quelque chose de très mobile et d'associé. Avec l'hérédité, il s'agit d'une force très réelle et toujours actuelle qui est exercée pour la continuation de la vie du monde des ancêtres dans de nouvelles figures et formes. L'individu est la lueur soudaine du courant spirituel que l'on nomme selon les circonstances genre humain, espèce, univers. Si nous nous approchons du monde en venant de l'extérieur, alors nous voyons et nous touchons, nous sentons, nous entendons et nous goûtons des individus. Mais si nous entrons en nous-mêmes, nous pouvons alors réussir finalement à aller au-delà du sentiment individuel autonome : ce que nous sommes, c'est ce que sont en nous nos ancêtres, qui sont agissants, actifs, vivants en nous, qui se frottent au monde extérieur et voyagent avec nous, et qui voyagent à partir de nous et ensemble avec nous chez nos descendants. C'est une chaîne puissante qui provient de l'infini et qui s'étend jusqu'à l'infini même si de petits maillons isolés se rompent et subissent des transformations plus incommodes. Car nos œuvres, ce que nous faisons aussi longtemps que nous vivons, sont des parties qui nous relient au tout, et même notre cadavre est un pont sur lequel nous continuons à marcher dans le monde. Comme Clemens Brentano le dit : « La vie n'est que l'éternité que nous nous approprions du fait que nous nous saisissons d'une parcelle d'elle avec une mort tenue à distance ». La sentence : « Tout ce qui vit meurt », est une vérité relative, mais banale et insignifiante; nous lui opposons le principe : tout ce qui vit, vit une fois pour toutes.

Nous avons vu que la matière et la matérialité ne sont que des termes très inappropriés et déjà presque périmés pour le flux spirituel infiniment différencié que l'on appelle le monde. Mais étant donné que cette nouvelle conception n'en est qu'à son tout début et que des mots sont encore à peine disponibles pour elle, il ne nous reste qu'à employer les anciens termes sous réserve. Cela ne nous nuit pas beaucoup puisque toutes nos analyses ne sont que des tentatives d'approche imaginées, qu'elles sont toujours données sous réserve, que nous devons avoir prêtes en nous plusieurs conceptions du monde parallèles et complémentaires afin de préparer notre monde. Examinons donc notre compréhension de cet aspect matériel et ayons très clairement à l'esprit qu'il ne peut y avoir pour nous rien de plus irréfutable que la considération selon laquelle l'homme particulier, l'individu, est dans une relation matérielle indissoluble avec l'humanité écoulee. Le cordon ombilical, qui relie l'enfant à la mère, est bien rompu en deux à la naissance, mais les chaînes invisibles qui relient le corps de l'homme à ses ancêtres sont plus solides. Qu'est-ce donc que l'hérédité sinon une force presque inquiétante, mais si intime et familière, que le monde des aïeux exerce sur mon corps ainsi que mon esprit, un pouvoir inévitable? Mais cette force et ce pouvoir sont-ils autre chose que le présent et la communauté? Quand nous les hommes nous avons une peau lisse et des cheveux non crépus, un menton qui ne fait pas saillie, une démarche verticale, c'est une conséquence de l'hérédité, c'est-à-dire du pouvoir que les premiers hommes, qui se sont élevés au-dessus de l'état de singe, exercent aujourd'hui après de très longs espaces de temps, ou bien autrement dit : puisque ces premiers hommes sont agissants en nous, ils vivent encore jusqu'à ce point en nous, et nous les trouvons en nous lorsque nous nous ressentons nous-mêmes. L'on comprendra en effet finalement que tout effet exige le présent et qu'il n'y a pas de causes passées, mais seulement vivantes. Ou bien si l'on veut renoncer au mauvais mot de cause, l'on peut bien sûr dire : la cause est morte, vive l'effet vivant! Et l'on peut inverser le propos de Schopenhauer selon lequel toute réalité est effet, et dire : tout effet est réel, et les grandes communautés et relations sont réelles, et ce qui est réel – le dialecte souabe le sait déjà – est également actuel et momentané. Nous sommes les instants de la communauté des aïeux éternellement vivante. Éternellement vivante – et ce ne peut être qu'une bonne chose de faire remarquer à cette occasion que l'éternité est aussi un écoulement temporel. Même quand Schopenhauer dit intemporel, il n'a rien d'autre à l'esprit que le cours infini du temps. Je crains

fort que, si nous effectuons la tentative de créer l'intemporalité absolue, d'abolir l'écoulement du temps, de percevoir le passé, le présent et l'avenir, comme une sorte de simultanéité qui reste arrêtée – la langue nous abandonne ici –, nous produisons simplement l'image d'un espace infini devant nous. Nous pouvons exprimer le temps spatialement ou l'espace temporellement, faire dévorer le temps par l'espace ou l'espace par le temps; mais même la plus forte concentration et la plus grande absorption en soi ne parviennent pas à vaincre les deux à la fois. D'exprimer temporellement tout ce qui est spatial est peut-être une des tâches les plus importantes des hommes à venir. Puisque toute notre langue est quantitativement une langue spatiale, qualitativement une langue visuelle – l'arbre, l'homme, le mammifère, tous ces concepts et encore plus les choses concrètes sont bâtis sur des perceptions visuelles –, il serait bon de percevoir et de dire temporellement le monde entier à l'aide de l'ouïe. La musique n'est peut-être qu'un tout premier début de cette nouvelle langue.

Les grandes communautés héréditaires sont réelles; puisque les ancêtres agissent encore aujourd'hui, ils sont nécessairement vivants. Nos ancêtres humains et animaux – pour ne parler que de ceux-là en premier lieu – sont depuis longtemps éteints et ont disparu presque jusqu'à la dernière trace; nous n'en avons trouvé que de misérables restes dans la terre totalement fouillée. Ces reliques paléontologiques, ces animaux morts et disparus, continuent cependant de vivre de manière corporelle en nous-mêmes. Nous n'avons besoin que du deuxième visage pour les apercevoir. Nous sommes la partie qui est restée d'eux et nos enfants sont aussi bien leurs enfants que nos enfants. Les corps individuels qui ont vécu sur la terre depuis le début ne sont pas seulement une somme d'individus séparés, mais ils forment à eux tous une grande communauté corporelle parfaitement réelle, un organisme. Un organisme qui se métamorphose perpétuellement, qui se manifeste perpétuellement sous de nouvelles formes individuelles. De même que notre conscience supérieure sait peu de choses au sujet des vies spirituelles puissantes et réelles de notre vie prétendument inconsciente, c'est-à-dire de notre vie de pulsions, de réflexes, physiquement automatique, qui est ignorée de notre conscience supérieure, de même nous ne savons habituellement que peu de choses de la vie de nos ancêtres et du pouvoir de nos ancêtres en nous. Et cependant, il est nécessairement irréfutable (ce qui veut dire que c'est un postulat, sans la reconnaissance duquel la vie et le monde nous deviennent fantomatiques – toute matière, tout ce qui est perçu de l'extérieur, est un fantôme –) que ce qui est, l'est pour soi, c'est-à-dire est conscient. *Est, ergo cogitat* – tel est notre principe cartésien. L'humanité n'est donc pas pour nous un concept abstrait, mort; l'humanité, c'est ce qui est vrai et vivant, et les individus humains sont, avec leur conscience, les fantômes qui émergent, changent et disparaissent, c'est-à-dire qui ont été transformés de nouveau, à travers lesquels l'humanité devient visible. L'humanité ou bien, pour mieux dire, comme nous le verrons bientôt, l'univers c'est l'idée platonicienne, l'*ens realissimum* des scolastiques. De même que l'arbre, quand il est sur un sol ingrat, fait tomber une branche sur une terre fertile : le vieil arbre meurt et disparaît, le rejeton grandit et devient un autre arbre, de même l'homme meurt et pourtant il ne meurt pas; il continue à vivre lui-même dans ses enfants, dans ses œuvres, transformé et uni avec les forces d'autres hommes.

On pourrait dire : renonçons pour le moment à ce qui est physique et tenons-nous en au spirituel. Je voudrais naturellement parer aussitôt à cela en disant : non, non, ça ne va pas. Celui qui ne ressent en soi, psychiquement, que ce qui est spirituel, et qui ne croit percevoir physiquement son propre corps que de manière extérieure, a laissé se détériorer par des dogmes scolaires sa capacité naturelle à ressentir. Le corps et l'esprit ne doivent absolument pas être séparés de l'intérieur, car tous les deux sont des aspects de la personnalité. Mais si nous abordons maintenant la séparation artificielle, nous faisons tomber l'objection. On dit alors que la force héréditaire et l'esprit de l'espèce sont au plus haut point, dans l'individu, le legs de la coutume et de la moralité, la morale moutonnaire et autres choses semblables; mais que, au reste, l'individu est cependant quelque chose pour soi, quelque chose de particulier et

de strictement délimité. Mais le contraire est vrai. On peut décider dans quelle mesure les mœurs et la tradition des générations antérieures sont passées dans le domaine des choses héritées; mais pour leur majeure partie, elles agissent sur nous de l'extérieur, comme une force héréditaire étrangère, comme un milieu et comme une communauté aléatoire de l'autorité. Mais l'individu, c'est quelque chose qui est établi par la grâce de Dieu et par le fait de la naissance, c'est la force héréditaire que nous sommes nous-mêmes, c'est le caractère qui ne peut être que superficiellement nuancé et ajusté de l'extérieur. Plus un individu se tient fermement sur ses pieds, plus il se retire en soi profondément, plus il s'isole des influences de son entourage, et plus il se retrouve en concordance avec le monde du passé, avec ce qui lui appartient de naissance. Ce que l'homme est de naissance, ce qu'est son for le plus intérieur et le plus caché, son bien propre intangible, c'est la grande communauté des vivants en lui, c'est sa race et sa communauté de sang. Le sang est plus épais que l'eau; la communauté, telle que celle dans laquelle l'individu se trouve, est plus puissante, plus noble et plus ancienne, que les minces influences de l'État et de la société. Ce qui est le plus individuel de tout pour nous est ce qui est le plus commun de tout. Plus j'entre en moi profondément, plus je participe au monde. Mais ai-je donc les organes pour pouvoir effectuer ce retour dans mes profondeurs, pour me trouver moi-même? Le fait de me trouver moi-même peut-il être autre chose que le sentiment, et le sentiment que j'ai de moi-même n'est-il pas ce sens intérieur, par opposition à l'impression claire et nette que les organes des sens me permettent de l'extérieur, n'est-il pas seulement un sentiment général accablant et indéterminé? La communauté que j'annonce ne serait-elle peut-être que ce sentiment général informe et déliquescent avec lequel on ne peut rien commencer? Ne soyons pas si fiers de la clarté de nos sensations et n'oublions pas que nous ne voulons pas observer le monde communautaire auquel je pense mais être ce monde et le vivre. La netteté et la certitude de nos perceptions proviennent précisément de l'état d'isolement et de délimitation, d'individualisation, dans lequel nous devons barrer le courant du monde extérieur afin de nous emparer de lui par des moyens détournés. Et il semble également que le monde a dû nous isoler et nous transformer en individus pour pouvoir jaillir et apparaître en nous. Sauf que nous trouvons et sentons en nous le monde, physiquement et psychiquement, dans cette séparation et dans la plongée la plus profonde en nous-mêmes. C'est parce que le monde est tombé en morceaux, et qu'il s'est séparé de lui-même et est trépassé, que nous devons nous enfuir dans l'isolement mystique pour nous unir à lui.

Quand nous voulons contraindre quelque chose d'oublié à remonter dans notre conscience supérieure, nous nous souvenons. Nous avons pour ce faire l'équipement psychique que nous appelons la mémoire. Mais cette mémoire ne sert que pour ces choses peu nombreuses et superficielles que nous avons acquises dans notre vie individuelle. En effet, cet "individuel" pur ne représente que ce qui est le plus superficiel, le plus récent et le plus fugitif, tandis que l'individuel au vrai sens du terme représente ce qui est le plus profond, le plus ancien et le plus stable : les instincts communautaires contraignants qui sourdent de l'individu. Maître Eckhart dit que Dieu ne fait pas un avec l'individu, mais avec l'humanité, et que cette humanité, cette entité précieuse pour l'homme, est ce qui est commun à tous les hommes. Ce qui est élevé et de haute qualité est pour lui ce qui est commun à tous, ce qu'il appelle la nature des hommes. Mais il ne faut pas comprendre cela comme si l'on plaçait sur un piédestal, en tant que morale, les accords qui ont eu lieu de manière fortuite et autoritaire à la surface des troupes de congénères. Ce ne sont pas cette apathie éternelle, cette superficialité et cet état d'esprit bourgeois, qui constituent la nature des hommes à laquelle il pensait, mais l'éternelle part d'héritage, le divin, l'accord et la communauté, laquelle a lieu lorsque chacun trouve et dégage sa singularité la plus personnelle et la plus authentique. Car cette individualité qui prend racine dans les profondeurs abyssales, c'est précisément déjà la communauté, l'humanité, le divin. Et ce n'est que quand des individus isolés ont donné le jour à une communauté qu'ils sont mûrs pour les nouvelles communautés des individus contigus,

pour les communautés de ceux qui, pour se séparer de la bouillie superficielle, ont trouvé le courage et l'urgence.

Or ces individus, plongés en eux-mêmes et nouvellement nés à partir de leur for intérieur, n'ont naturellement en eux-mêmes aucune mémoire du monde de leurs ancêtres et de la communauté. Ils sont la communauté, ils ne la perçoivent pas comme quelque chose d'extérieur, ils sont cette mémoire, ils ne la possèdent pas. Nous sommes l'humanité avec toute notre vie humaine, nous sommes, avec toute notre fougue animale, l'animalité, qui est plus ancienne et donc plus individuelle que le simplement humain auquel le superficiel est encore attaché. Notre pensée conceptuelle et notre mémoire sont humaines, notre façon fervente de regarder et notre façon de procréer, notre façon de ressentir et toutes les formes de notre conscience inférieure et de notre expérience physico-psychique, sont animales, plus générales et en même temps plus individuelles. Et nous sommes encore plus communauté, encore plus généraux, encore plus divins, encore plus individuels, dans la mesure où nous sommes plus qu'un animal, dans la mesure où nous intégrons le prétendu inorganique, l'infini, l'univers même. Seuls le tout infini, la nature naturante, le Dieu des mystiques, peuvent dire Je au sens de Berkeley et de Kant. Je suis la cause de moi-même, parce que je suis le monde. Je suis le monde quand je suis totalement moi. Le cours du flux évolutif provient de la source qui a jailli dans l'éternité, la chaîne n'est rompue nulle part, sauf que le flux ne peut naturellement pas couler à l'envers, et que la pensée superficielle de notre cerveau humain ne peut pas se remémorer le terrain sur lequel elle a grandi; la source qui coule en son for intérieur, dans le présent éternel, qui fait elle-même partie du vivant, ne peut pas percevoir de l'extérieur, ne peut pas se reconnaître comme objet. Mais nous distinguons bien, dans ce qui est le plus profond et le plus merveilleux, ce que l'esprit humain peut procréer, la voix de l'éternité : la musique est le monde, encore une fois, ainsi que Schopenhauer l'a dit magnifiquement. Nous trouvons parfaitement cette infinité en nous-mêmes quand nous devenons l'infini, quand nous devenons totalement nous-mêmes, et quand nous allons chercher en nous le fond le plus profond. Il y a encore un chemin vers ce sentiment d'infinité, et c'est le plus splendide de tous, et nous le connaissons tous pour autant que seule une minorité soit rongée par la dépravation extrême et la superficialité égoïsante de la communauté occasionnelle : l'amour. L'amour est un sentiment si sublime, si universel et qui embrasse tellement le monde entier, un sentiment qui nous fait sortir de nos gonds, qui nous élève jusqu'aux étoiles, parce qu'il n'est rien d'autre que le lien qui relie l'enfance aux ancêtres, qui nous relie, nous et les enfants que nous désirons ardemment, à l'univers. Il y a un sens profond dans le fait que le terme pris pour le sentiment communautaire qui nous relie à l'humanité – l'amour, l'amour des hommes – soit le même que celui donné au sentiment de l'amour physique qui nous relie aux générations futures. Malheur à l'infortuné dont tout l'être ne frémit pas sous l'amour, ou pour lequel la satisfaction obtenue lors de la procréation humaine n'est rien d'autre qu'un sentiment épidermique! C'est la plus profonde et la plus ardente connaissance du monde, la meilleure qui nous soit échue, lorsque l'homme connaît la femme, lorsque le monde veut jeter une lumière vive sous une nouvelle forme et que l'éclair de feu traverse deux êtres humains. L'amour humain, que j'ai mis en relation avec notre vie la plus franche de pied, semble être en contradiction avec ce que j'ai dit au début à propos de l'abîme qui nous sépare, nous les nouveaux, des masses humaines, et semble aussi être en contradiction avec la conclusion sur laquelle mes pensées débouchent, à savoir qu'il est nécessaire de nous isoler des foules populaires réunies de manière étatique. Mais il est clair en réalité que tous les hommes qui vivent à l'heure actuelle, les civilisés comme les autres, sont, dans leur nature et leur fond, si anciennement apparentés avec nous, sont de naissance si profondément nos semblables, qu'il est difficile de ne pas avoir d'affection pour eux, nos voisins en amour. Mais comme cela arrive souvent avec les parents : ils sont proches de nous dans leur substance et dans ce qui leur est le plus propre, nous les ressentons comme du même

sang, nous les aimons, mais nous ne pouvons plus vivre avec eux. Ils ont déformé et souillé si horriblement leur humanité avec la bassesse et l'abêtissement étatiques et sociaux, leur animalité avec l'hypocrisie et la coutume, avec la lâcheté et les choses contre nature, qu'ils émergent à peine en tant qu'eux-mêmes de leurs masques lors de leurs rares instants d'inspiration ou douleur la plus intime. Et ils se sont presque complètement barré le chemin vers l'univers : ils ont oublié qu'ils peuvent se transformer en dieux. Mais nous, nous voulons être des hommes, nous voulons être des animaux, nous voulons être Dieu : soyons donc des héros. Par amour pour le genre humain pitoyablement fourvoyé, par amour aussi pour ceux viendront après nous, par amour enfin pour ce qu'il y a de meilleur en nous, nous voulons nous éloigner d'eux, nous voulons créer notre propre vie et nos propres relations, nous voulons enfin créer notre propre travail pour notre besoin vital. Eloignons-nous de l'État, pour autant qu'il nous laisse partir ou que nous en venions à bout, éloignons-nous des marchandises et sociétés de commerce, éloignons-nous des philistins! Nous qui ne sommes que quelques-uns, nous qui nous ressentons comme des individus héritiers de millénaires, qui avons le sentiment d'être la simplicité et l'infini, nous qui sommes des dieux, créons une petite communauté dans la joie et l'activité, transformons-nous en hommes exemplairement vivants. Faisons sortir tous nos penchants de nous : le quietisme comme l'activité débridée, l'état de contemplation comme la joie de la fête, la pression du travail comme la somptuosité de notre esprit.

Il faut que nous ayons clairement à l'esprit qu'il n'existe aucun autre chemin pour nous. Cette croyance intime et disponible est née du scepticisme; c'est en tant que désespérés que nous voulons nous rendre disponible la plus grande gaieté de la création. Celui qui en a déjà fait l'expérience en lui-même, le sait : celui qui a appris au cours des années que nos peuples, s'ils peuvent encore être éveillés, ne peuvent être tirés de leur déchéance la plus profonde pour leur donner de l'élan que par la génialité religieuse, c'est-à-dire par la vie exemplaire d'hommes d'action qui se mettent à leur service, à celui-ci toutes ces choses sérieuses sont devenues des questions vitales. Nous qui sommes peu nombreux, nous qui sommes en avance – car il faut de l'orgueil –, nous ne pouvons et ne voulons plus attendre. Commençons! Créons notre vie communautaire, bâtissons ici et là des centres de la nouvelle vie, séparons-nous de la vulgarité excessive des communautés de nos contemporains. Et avant tout aussi : notre orgueil doit nous préserver de vivre du travail de nos prochains, et de leur vendre en échange la somptuosité la plus raffinée ou les débris répugnants et superflus de notre cerveau. Apprenons à travailler, à travailler physiquement, à nous occuper de manière productive. Et offrons ensuite la fleur la plus exquise de notre esprit à nos enfants humains chéris. Puisse la nouvelle génération, à laquelle ces paroles sont apportées du fait d'une sévère angoisse mortelle, se réunir. Vers la communauté par la séparation, cela veut dire : investissons notre totalité pour vivre en tant que totalité. Eloignons-nous de la surface de la communauté autoritaire de la vulgarité; c'est de la profondeur de la communauté du monde, que nous sommes nous-mêmes, que nous voulons créer la communauté des hommes dont nous sommes responsables, nous et le monde entier. Cet appel concerne tous ceux qui le comprennent.

(Conférence tenue le 18 juin 1900 à Friedrichshagen-Berlin).